

LA CORRUPTION ACADÉMIQUE

Oscar Brenifier



Table des matières

L’académie est-elle corrompue ?	1
1 Avidité	2
2 Rigidité	4
3 Ritualisme	5
4 Sécurité	5
5 Mauvaise foi	6
6 Négation du sujet	7
7 Culte de l’autorité	8
8 Statut	9
9 Certitude	9
10 Aliénation de la vie	10
11 Formalisme	11
12 Reconnaissance	12
13 Sérieux	13
14 Rejet du concret	13
15 Monologisme	14
16 Complication	15
17 Erudition	16
18 Castration	16
19 Ressentiment	17
20 Arrogance	18
21 Hétéronomie	18
22 Méfiance	19

23	Pomposite	19
24	Purisme	20
25	Glorification	21
26	Ignorance de soi	22
27	Dogmatisme	23
28	Clientélisme	24
29	Hypocrisie	24
30	Bonne conscience	26
31	Conformisme	26
32	Omnipotence	27
33	Susceptibilité	28

L'académie est-elle corrompue?

Tout "étranger" qui rencontre des universitaires, enseignants, professeurs ou autres, est confronté à certains types de comportements qui entravent la communication. En effet, presque par nature, le monde universitaire se définit avant tout comme une institution du savoir, distinguant clairement les initiés du vulgaire. Ce système produit un principe de hiérarchie et d'exclusion, où le statut, la concurrence et la quête de reconnaissance sont primordiaux. Caractéristique qui devient plus intense et visible avec le niveau d'éducation et d'enseignement. Au cours de la rencontre, nous examinerons différents aspects de ce phénomène, rarement exposé de façon claire, comme si le monde académique était une sorte d'espace sacré. Même si nous pouvons reconnaître l'utilité et la nécessité d'une telle institution, nous devrions être capables d'identifier et de nommer les aspects pervers ou pathologiques de son

fonctionnement, de la même manière que cela se fait couramment avec le monde des affaires par exemple. Le formalisme, l'arrogance, l'ignorance de soi et le dogmatisme constitueront quelques-unes des nombreuses caractéristiques que nous aborderons.

Ce texte est conçu avec une considération particulière pour le travail en philosophie, bien qu'un certain nombre de caractéristiques abordées conviennent tout aussi bien à d'autres domaines. Bien entendu, des tendances générales sont décrites, auxquelles peuvent échapper ici et là certaines personnes ou circonstances. De même, l'idée du présent texte n'est pas de nier radicalement l'utilité du monde universitaire, mais seulement de se concentrer sur la dimension pathologique de l'institution savante.

Avidité

L'avidité est une composante importante de la vie académique. Tout d'abord, l'avidité du savoir, avec un désir inavoué de tout connaître, et la peur de rater quelque chose : tout manque ou erreur peut être une cause de reproche ou de honte. La tentation encyclo-

pédique est forte, à la fois comme forme de contrôle et pour se montrer. Ce désir est sans fin, jamais pleinement satisfait ; le plaisir de découvrir est toujours ancré dans une matrice d'anxiété, la contemplation des idées ne peut jamais en elle-même combler l'esprit, car cette quête est très axée sur les résultats. L'incompréhension et l'ignorance sont tabous : elles ne sont guère les bienvenues, il ne faut jamais les avouer. De manière moins obsessionnelle, cette cupidité se manifeste aussi dans une attitude dilettante, mondaine ou banale, où l'on glane des informations ici et là, sans unité substantielle de recherche, des éléments d'érudition qui évidemment peuvent s'utiliser à volonté. Le désir d'impressionner le public entrave et éclipse tout véritable enseignement, toute invitation à penser. Très souvent, la forme du cours magistral, le monologue perpétuel, s'impose : le "connaissant" capte et sature l'espace, ne laissant aucun interstice, ou très peu, à ses auditeurs. Cette avidité se manifeste également dans la quête de renommée, de reconnaissance, de pouvoir, de statut ou de richesse, d'une manière plus ou moins cachée, qui est aisément niée lorsqu'elle est mentionnée. L'obsession du diplôme ou de la certification, qui souvent

prime sur le souci d'apprendre, traduit fort bien cette caractéristique.

Rigidité

Dans la vie universitaire, on doit se conformer aux normes. Il existe des standards et des règlements sur la manière d'écrire, la structure des articles, la forme des thèses, etc. On se doit de rédiger une bibliographie dans un ordre spécifique, on doit enseigner d'une certaine manière. Il s'agit de concevoir un programme selon les règles. La liberté pédagogique est quelque peu factice et limitée. Cela corrompt, car on commence à travailler selon une réglementation, une idée préétablie, au lieu de la raison ou de l'intuition. La pensée se fige, ce qui est contraire à la nature d'un sujet en mutation et plastique. On craint d'agir de manière différente, car on deviendrait un paria. Les tendances pédagogiques du moment, les règles ou les programmes établis deviennent incontournables, définissant la forme et le contenu de tout enseignement donné.

Ritualisme

Il se trouve une dimension répétitive dans le milieu universitaire. Une routine qui tue la passion et l'esprit. Puisque les choses doivent être faites d'une certaine manière, la forme prévaut facilement sur le contenu : certains travaux ou idées intéressants par le contenu peuvent ne pas être acceptés car ils ne correspondent pas à la forme établie. La créativité impliquée est minime. C'est aussi très bureaucratique, beaucoup d'efforts pourraient être dépensés en vain pour promouvoir une invention quelque peu créative. D'ailleurs, de nombreux professeurs répètent sans cesse le même discours, année après année.

Sécurité

Un poste dans une structure académique crée de la stabilité et un sentiment d'appartenance. L'inertie s'installe. Il existe une manière bien établie de faire carrière dans le milieu universitaire, il n'est donc pas nécessaire d'inventer quelque chose de nouveau. Il suffit de réussir certains examens et de correspondre aux critères en vigueur. La concurrence n'est pas aussi forte et instable que dans le monde des affaires par exemple :

on peut s'installer dans un poste d'enseignant ou de chercheur et y rester pendant des années, ou espérer le faire. La titularisation reste un idéal pour un poste d'enseignant. En ce sens, toute institution acquiert une certaine aura de sacré, car elle garantit cette sécurité, devenant comme une secte ou une franc-maçonnerie, où l'appartenance place la personne du "bon" côté, avec l'assurance d'être un "initié".

Mauvaise foi

Il se trouve un manque de parrhésie - courage de dire la vérité - dans cette profession. Il y a divers jeux politiques à mener pour pouvoir rester à l'intérieur de la structure ou de l'institution et progresser professionnellement. Par conséquent, même si l'on perçoit un problème, idéologique ou moral, on sera enclin à le cacher ou à mentir sur le sujet, même à soi-même, afin de se maintenir tranquillement dans le système. Par exemple, la critique des collègues n'est pas autorisée de manière ouverte, car elle ne sera pas bien prise : elle s'effectue en privé, discrètement et durement. Dans les débats ouverts, l'éristique prend facilement le dessus sur la dialectique, toute divergence d'opinions devient

un combat, une attitude qui tend à interdire tout désaccord ouvert, tout véritable dialogue. Et en tant que corporation, toute critique de l'extérieur provoque instinctivement un tollé général, sans prendre le temps de considérer la légitimité de ces critiques.

Négation du sujet

Le sujet n'est pas valorisé dans le milieu universitaire, ou simplement de manière artificielle, à travers une attribution de connaissances et de statut. Par conséquent, la dimension subjective du comportement et du travail est globalement oubliée ou niée. Le sujet n'existe pas vraiment, sauf dans ses attentes pratiques. Il est enfoui dans le savoir et les formalités, que ce soit pour le professeur ou l'étudiant. S'adresser directement à la personne est pratiquement tabou, facilement considéré comme une attaque ad hominem et injuste. Il faut prétendre qu'il n'y a personne derrière un travail académique, l'auteur est "absent", sauf dans des discussions très privées où le ressentiment peut s'exprimer librement. Par exemple, être "professeur", comme tout titre ou fonction officielle, accompagné de son poids

et de sa dimension rituelle, nie en quelque sorte l'existence d'un sujet réel.

Culte de l'autorité

Quand on écrit ou dit quelque chose, il est plus prestigieux de se référer à une autorité, préférablement ancienne ou récente, selon les domaines et la nature du travail. Il existe implicitement une tendance permanente à dévaloriser comparativement ses propres idées, qui doivent être justifiées par rapport à autrui. Penser devient en un sens interdit : ce que déclare un maître ou un expert reconnu est par définition plus intéressant, substantiel ou objectif que ce que pense le sujet. Toute perspective osée ou innovante est ainsi bannie, l'autorité extérieure prévaut sur l'autorité intérieure, sur l'autonomie du sujet. Le notes de bas de page et les références deviennent plus importantes que le texte lui-même. Ce culte de l'autorité tend à générer un comportement de "bon élève", qui consiste à régurgiter les "bonnes réponses", reproduire le "droit chemin", exprimer son admiration, plaire aux personnes en position de force, ne pas oser penser par soi-même ou prendre des initiatives. Plus tard, le "bon élève", après

des années d’obéissance, acquerra la liberté et le pouvoir d’imposer le même schéma à ses propres subordonnés.

Statut

Le statut ou la position que l’on occupe tend à jouer un rôle central. Cela déforme la façon dont on voit le monde, qui engendre une sorte de perversion de la réalité ou un remplacement de celle-ci par ce statut particulier. Ainsi, une construction abstraite et conventionnelle, telle qu’une structure académique ou un titre honorifique commence à vivre d’elle-même et domine la vie d’un sujet, son rapport à la pensée et aux autres, comme une sorte de simulacre de réalité.

Certitude

La précision et l’exactitude sont de rigueur, car elles procurent un sentiment de certitude. Il s’agit de donner une citation exacte, s’assurer d’une source de connaissances, faire des expériences et des corrélations afin de confirmer une idée. Cela fait que l’on n’ose pas établir des connexions conceptuelles originales, car il faut plutôt s’appuyer sur quelque chose de défini et de sûr.

L’indétermination ou l’incertitude deviennent source d’anxiété, constituant une raison suffisante pour refuser une idée.

Aliénation de la vie

Aborder les problèmes de l’existence n’est généralement pas un souci acceptable. Les dissertations et les mémoires sont principalement écrits pour être entreposés dans les bibliothèques, plutôt que d’être utiles, ou même pour être lus et discutés avec d’autres. La tendance est vers un mode descriptif, théorique, au lieu d’une manière performative d’interagir avec le monde, en particulier dans certains domaines comme la philosophie. Il se trouve un manque de passion et donc une certaine inertie spirituelle, une séparation radicale entre le travail théorique et les enjeux existentiels. Le schéma de la classe, les formes et les enjeux académiques, tendent à envahir et redéfinir le réel. On produit et apprend des idées sans évaluer leur dimension conflictuelle avec le monde et le sens commun.

Formalisme

S'impose une dictature de la forme, à laquelle il faut se conformer, qui implique un manque de problématisation ou de critique, une absence de liberté créatrice. Le travail, l'écriture et l'édition doivent être réalisés d'une certaine manière, sinon ils seront refusés ou méprisés. La transgression des règles provoquera l'ostracisme et l'expulsion du cercle "officiel". La structure n'est guère plastique, aussi a-t-elle du mal à correspondre aux besoins de la pensée et de la vie. S'établit une séparation nette entre le milieu universitaire et "l'extérieur". On peut difficilement appartenir aux deux camps : soit on se trouve dans le milieu universitaire, soit on est en dehors, car les règles du jeu et les codes de l'institution sont très spécifiques. Bien entendu, ceux qui ont grandi dans le milieu et ont appris très tôt à maîtriser les rituels restent assez privilégiés. De surcroît le système académique impose des codes qui doivent être utilisés pour se parler les uns aux autres. Non seulement il faut s'adresser au professeur en indiquant son titre académique devant son nom, mais on s'attend également à ce que soit mentionnée une certaine disposition à son égard. Il faut utiliser des termes tels que "Cher", "Distingué" ou "Es-

timé”. Cette habitude de feinte appréciation provoque une absence de toute authenticité envers les pairs mais aussi envers les autres personnes. Un monde dans lequel tous vous sont ”chers” est un monde dans lequel il devient très difficile de séparer le factice du réel.

Reconnaissance

Il existe de fortes relations hiérarchiques et pressions compétitives au sein du système. Course aux postes universitaires, titularisation des professeurs, publication dans des organismes d'édition reconnus. La ”comparaison” aux autres devient plus importante que tout autre critère de jugement. La reconnaissance d'un article et la quantité de mentions de cet article sont ce qui compte, plus que le contenu lui-même. La réputation fait ou détruit les individus, ce qui explique la pression sur le fait de publier, ce qui aux États-Unis se nomme ”publish or perish” (publie ou péris). Ce besoin de reconnaissance personnelle encourage une attitude compétitive, ce qui explique pourquoi les universitaires ne partagent pas leurs idées et rend la collaboration difficile : ils doivent être les premiers à publier une nouvelle idée, ils veulent être celui qui s'exprimera lors d'une

grande conférence ; ils veulent être l'auteur reconnu et s'inquiètent que l'on puisse voler leur idée.

Sérieux

Il y a une forte incidence de "l'esprit de sérieux", le jeu et les efforts novateurs sont mal vus. L'obligation morale conscientieuse et zélée engendre facilement une atmosphère austère et froide. La créativité et la beauté ne sont pas des paramètres cruciaux pour le travail. Sous prétexte de scientificité, toute audace d'initiative, de jeu, d'humour ou de créativité est plutôt interdite. Tout travail sérieux doit se présenter comme lourd et étouffant. Et chaque individu est absorbé dans ses propres schémas ou idées, convaincu qu'eux seuls représentent la vérité et l'objectivité.

Rejet du concret

Il se trouve une préférence omniprésente pour le discours abstrait dans le monde universitaire et un rejet du concret, de la narration, du singulier, du personnel. Événements quotidiens, histoires ou légendes, exemples spécifiques sont considérés d'un niveau inférieur, alors que c'est ce qui constitue et préoccupe

l'être humain au quotidien, ce qui incarne la théorie. L'humain vit et pense beaucoup à travers la narration, l'abstraction restant une étape supplémentaire, quelque chose qui se construit à partir des situations particulières, en dehors d'elle, à un niveau méta. Par conséquent, une dimension importante de la pensée humaine est omise et même niée. Pour cette raison, l'utilité et la nécessité des exemples sont souvent négligées, alors qu'elles donneraient substance et sens à la théorie. Les idées ont la primauté sur toute autre forme de réalité, les abstractions sont surinvesties, et cette primauté de l'abstraction tend à nier la réalité et l'importance de tout ce qui relève du singulier.

Monologisme

Le monde universitaire fonctionne principalement à travers le principe du monologue. Les dialogues sont d'une grande rareté, alors que le dialogue est constitutif de la réflexion. Les échanges sont soit purement formels et polis, soit simplement transmissifs, pour enseigner ou montrer ce que l'on sait. Entre pairs, il s'agit d'un échange entre monologues, qui se transforme souvent en dispute entre personnes ou écoles de pensée,

qui peut devenir très acerbe. Les monologues rendent la pensée plus linéaire et rigide, qui se répète et tourne en rond. Le dialogue est pourtant ce qui permet la dialectique, se nourrissant de "l'altérité", tandis que le monologue est monolithique, monotone, qui se considère autosuffisant. Le recours au langage personnel, abstrait ou érudit, écrasant l'interlocuteur, contribue à cette absence de dialogue.

Complication

On tend à formuler les choses, oralement ou par écrit, d'une manière qui reste incompréhensible pour la plupart des gens : le plus "profond" et "compliqué" sera le mieux. Le contenu ne doit pas être accessible au grand public, sinon il n'est pas suffisamment "intelligent" et érudit. Le discours est facilement pris dans son propre bourbier conceptuel, au point de devenir incompréhensible ou ennuyeux pour l'auditoire. Le défi de la transparence et de la communicabilité est ignoré, préférence est donnée à une description "brillante", détaillée et exhaustive. Même lorsque la tâche consiste à expliquer à un public plus large, la préférence n'est souvent pas donnée à une forme claire et simple, car le discours

doit conserver son style d'expertise, chargé de présuppositions savantes.

Erudition

La connaissance est plus importante que la pensée et le soi. Il faut apprendre ce qui a été découvert et écrit et s'y référer. Il faut montrer que l'on a mémorisé des informations et des procédures en mentionnant des références et des citations, plutôt que de penser personnellement et de s'engager dans un processus de raison. La valeur de l'activité réflexive est réduite, la pensée est de fait considérée comme secondaire, peu travaillée et développée. En ce sens, les résultats comptent plus que le processus, les idées sont plus importantes que leur genèse, l'érudition est plus significative que l'aventure intellectuelle.

Castration

En raison de l'exigence constante de correspondre à des normes spécifiques, de savoir beaucoup et d'impressionner les autres à travers cette démonstration de connaissances, se développe un sentiment d'impuissance personnelle. On n'est jamais assez "bon", car on

ignore nécessairement beaucoup de choses, ce qui induit le souci de l'erreur et du jugement d'autrui. Ainsi n'ose-t-on pas formuler ses propres idées sans citer une autorité, sa propre pensée étant quelque peu réduite à l'insignifiance. La peur de la critique est forte. On rencontre couramment un "syndrome de l'imposteur", une forte méfiance envers soi-même se développe : on n'ose pas être authentique et confiant, ce qui engendre une certaine mutilation de la pensée et de l'existence. La castration académique prend aussi la forme de l'envie : les universitaires envieront leurs amis non académiques pour leur pragmatisme naturel, tout en affectant un certain mépris. Cette envie se portera aussi sur les niveaux de salaires, souvent plus élevés dans le monde non-académique, ou encore sur la capacité d'intégration dans la société.

Ressentiment

Il se produit du ressentiment à la fois envers soi-même et envers les autres. Vers soi pour ne pas être assez "performant", pour être à court de ses propres ambitions, et envers les autres pour être meilleur que soi, ou plus célèbre et plus respecté. Cette atmosphère de compé-

tition et d'insatisfaction développe la colère et l'amer-tume, l'envie est dans ce contexte un phénomène courant.

Arrogance

En général un universitaire se considère meilleur que les gens "ordinaires", puisqu'il a "réussi", il appartient à une catégorie supérieure. Par conséquent, il n'a pas à parler aux gens "modestes", aux "autres", ou bien il les méprise et leur parle d'une manière vaniteuse et condescendante. Il ne juge ni intéressant ni stimulant d'engager un véritable dialogue avec des personnes "inférieures", y compris un professeur avec ses étudiants. Et ce qui est "différent" engendre le mépris ou le rejet, y compris envers ses propres pairs.

Hétéronomie

Il existe une dépendance constante à l'égard de la validation extérieure, produisant une dépendance vis-à-vis des autorités, des institutions ou d'une reconnaissance générale. Cette quête permanente de reconnaissance oblige la personne à jouer selon les "règles", indépendamment de leur légitimité ou de leur rationalité. Le

phénomène est assez similaire à celui de la poursuite des "likes", la quête fiévreuse de l'approbation sur les réseaux sociaux, sauf que l'audience est en général plus délimitée, ce qui est encore plus anxiogène

Méfiance

L'obligation de suivre les règles de l'ordre établi plutôt que de créer ses propres règles engendre la crainte, car toute transgression sera "punie", psychologiquement, symboliquement ou matériellement. Ceci engendre un manque d'authenticité et d'audace. On n'ose pas aller à l'essentiel, on se concentre davantage sur les formalités et les règles. Par conséquent, s'engager dans une interprétation "non vérifiée" ou originale est considéré comme dangereux. Il est donc préférable de rendre compte de tout phénomène par une explication "sécurisée", établie et acceptée.

Pomposité

Travailler dans le monde académique peut donner l'impression d'accomplir quelque chose d'important et de profond, en opposition à des activités qui pourraient être considérées comme vaines, banales, malsaines ou

superficielles, par exemple les professions commerciales. Un universitaire pensera naturellement que son domaine ou son travail personnel est plus crucial ou fondamental que d'autres, y compris ce que font ses collègues. Il est pris dans sa propre sensation de profondeur, une vision pleine de grandeur, qui lui donne accès aux "vraies choses". Il va donc facilement pontifier, et s'exprimera avec un certain ton codifié, plutôt emprunté et terne, pédant et d'apparence profonde. À travers son discours abstrait et recherché, il prétendra détenir un accès privilégié à l'essence des choses, à la substance même de la réalité.

Purisme

S'engager dans un dialogue avec n'importe quel quidam est souvent considéré comme sale, impur et avilissant. En se cantonnant dans son bureau, laboratoire ou bibliothèque, avec des livres, des expériences et des concepts, constituent une activité raffinée et sophistiquée. Cela donne l'impression d'avoir affaire à quelque chose de vraiment authentique, contrairement aux occupations vulgaires. Le savant est aussi un gardien jaloux du bon vocabulaire, de la juste référence, de la vé-

ritable idée. Il appartient à une élite, se séparant du vulgaire, ce qui peut facilement inclure ses propres élèves, et même ses pairs. Le purisme et l'arrogance de l'universitaire le porte à penser que les affaires du monde représentent un obstacle à l'accomplissement de tâches académiques, de nature supérieure. En réalité, s'occuper des questions du monde génère de l'anxiété et une certaine agitation chez l'universitaire habitué au confinement de sa sphère académique, ce qui rend difficile pour lui la gestion des tâches quotidiennes, surtout lorsque celles-ci sont purement pratiques.

Glorification

Il se trouve un certain point à peu près satisfaisant que l'on peut atteindre dans l'échelle académique. Un niveau de qualification, de reconnaissance ou d'état qui peut être considéré comme adéquat et glorieux. Lorsque ce point est atteint, on peut se reposer sur ce piédestal et en profiter. Bien sûr, une fois sur place, on n'a pas besoin de "désapprendre" et de changer de perspective, puisqu'on ne veut pas se retirer du piédestal qui a été obtenu avec le temps et tant de difficultés. Même si en réalité ce piédestal ne satisfait jamais vraiment une

certaine avidité et l'anxiété ne cesse de tarauder l'esprit. C'est pourquoi les critiques et les objections sont toujours si douloureuses, ce qui rend les érudits tellement sensibles et susceptibles.

Ignorance de soi

Absorbé par les problèmes de statut, de reconnaissance et de connaissance, l'érudit ne réfléchit plus sur lui-même. Sa préoccupation porte principalement sur les problèmes extérieurs, sur ce qu'il détient, pas sur ce qu'il est. Il évite généralement de traiter ses propres problèmes existentiels, à moins qu'ils ne s'imposent à son propre fonctionnement, qui prend alors une forme douloureuse et même pathologique. Son être est avant tout socialement déterminé, il a du mal à examiner et confronter son propre moi, sa propre existence. Il a travaillé si dur pour obtenir une certaine satisfaction qu'il n'est pas en mesure de remettre en question ou d'examiner de manière critique son propre esprit et ses valeurs. Plus le statut est élevé, plus l'introspection est dure et insurmontable, car il y aurait trop de choses à abandonner. Par conséquent, le défi de son être est plutôt absent, voire évité.

Dogmatisme

Depuis le début de sa carrière, le savant s'identifie à l'approbation extérieure de son travail. Au fil du temps, il apprendra de plus en plus à protéger et défendre lui-même sa production contre toutes les objections et critiques, car il s'identifiera fortement à cette production. Il développera un esprit de sérieux, où sa perspective subjective et personnelle ou ses propres théories représenteront pour lui la vérité objective pour laquelle se battre, un positionnement qui le mènera facilement à une position rigide et conflictuelle. La problématisation ou toute reconsideration de ses propres idées devient alors impossible. Il se trouve aussi une forme de dogmatisme collectif, rencontrée par exemple dans les écoles de pensée ou dans le monde de l'édition : pour être publié dans une revue donnée, il faut être en cohésion avec les positions intellectuelles de cette revue, et mieux encore, fournir un minimum de citations des sources ou articles de cette revue. Les tendances du lieu ou du moment, les cultures spécifiques favorisent aussi ce dogmatisme.

Clientélisme

La quête permanente de statut a des implications à la fois symboliques et matérielles. En conséquence, il existe une forte tendance aux jeux de pouvoir et au comportement de clan, du fait d'un système de protection grégaire. Cela aura lieu entre des personnes qui ont des relations personnelles, des collaborateurs à un programme ou des promoteurs d'une école de pensée commune. De plus, un tel système de renvois d'ascenseur et de soutien mutuel s'organise entre un professeur et ses étudiants, anciens ou actuels, dans la mesure où il n'y a pas eu de dissension entre eux. Ce pacte social fonctionne pour l'édition, l'obtention de promotions ou de postes, les allocations budgétaires, etc.

Hypocrisie

Il existe différents niveaux d'hypocrisie dans le monde académique. Le premier se situe au niveau institutionnel, où l'institution se présente comme un organe purement désintéressé, uniquement soucieux de promouvoir l'éducation et le développement de la jeunesse ainsi que la connaissance afin d'éclairer et d'améliorer la société. Alors qu'en fait toutes sorte de calcul et d'agendas

cachés l'habitent : l'intérêt personnel de l'institution est une préoccupation primordiale, en tant qu'agent de schémas idéologiques et politiques, de contrôle social ou financier. Le second porte sur l'aspect carriériste des professionnels, en quête d'avancement personnel, de pouvoir ou de reconnaissance. De ce point de vue, la vérité et la critique ouverte ne sont pas les bienvenues, car les calculs dynamiques individuels ou collectifs, la diversité des stratégies, constituent le cœur de cette entreprise. L'occultation des problèmes et l'évitement des conflits sont des éléments cruciaux de ce jeu diplomatique. Le troisième se situe au niveau des étudiants, où l'obtention d'un diplôme est en général la préoccupation primordiale, avec la perspective de carrière, bien au-dessus de tout autre objectif idéaliste, réalité largement connue mais non adressée publiquement. Une autre forme périodique d'hypocrisie est le phénomène de "fausse humilité", exprimée par des expressions rituelles telles que "Si je ne me m'abuse", "Si je me souviens bien", "Dites-le moi si je me trompe" et autres formulations d'autodérision ou doute de soi factices. Il est conseillé de ne pas les prendre au pied de la lettre

et de tenter une critique, cela serait très probablement considéré grossier, comme une pure provocation.

Bonne conscience

L'établissement universitaire et scolaire prétend toujours représenter le bien, même lors des pires contextes que nous rencontrons dans l'histoire. Or la plupart des acteurs de l'institution accompagnent cette production d'image, soit pour y croire, soit pour des raisons pratiques, afin d'éviter les problèmes. Même les clans ou écoles en conflit forment un front commun afin de défendre la corporation contre toute critique. Le but de l'institution en général, ou de toute structure académique particulière, sa nature, ses participants, sont en quelque sorte couverts par une sorte de voile sacré, tous étant bien intentionnés et agissant pour le mieux de la société. Douter ou remettre en question la moralité ou les motivations de l'institution est considéré comme une agression suspecte et impie.

Conformisme

Plus le chercheur réussira à cocher les bonnes cases, à remplir des formulaires, à paraître suivre les règles, le

plan établi, et à bien paraître, plus il réussira. Ainsi, nombre de ces personnes qui font l'objet d'une promotion professionnelle sont loin d'être de meilleurs enseignants. Il en va de même pour les théoriciens de la pédagogie, qui parviennent à vendre un schéma "brillant" : une fois reconnues, ces personnes sont celles qui enseignent à ceux qui sont en classe comment ils doivent enseigner. La pression peut être forte, en particulier avec la tendance actuelle à "l'évaluation", où les enseignants doivent rendre des comptes en permanence et produire de "belles" données à remettre à leurs supérieurs hiérarchiques. Il ne faut pas oublier le respect idéologique des schémas sociaux ambients, malgré les prétentions du monde académique à être le lieu d'une pensée libre, ouverte et rationnelle.

Omnipotence

L'impression d'en savoir beaucoup plus que la plupart des gens, l'accès à un discours sophistiqué, au raisonnement et à la rhétorique, le pouvoir acquis de l'argumentation, peuvent facilement engendrer un sentiment de toute-puissance. La théorie peut naturellement favoriser un sens de toucher à l'ultime, au-dessus de tout ef-

fort pratique et de tout problème existentiel personnel, puisqu'elle prétend, consciemment ou non, définir et épuiser la réalité. Les idées peuvent en ce sens prendre une forme religieuse et devenir incontrôlable, voire in-vérifiable, leur auteur souffrant d'une sorte d'ivresse, d'une exaltation maniaque, d'un sentiment de communion avec l'absolu.

Susceptibilité

Sous l'apparence d'objectivité, de froideur rationnelle et de cohérence logique, se cache souvent une sensibilité à fleur de peau. Les universitaires, très attachés à leur statut et à la reconnaissance de leur travail, supportent mal la critique. Derrière l'érudition, le formalisme et les capacités rhétoriques se trouve une affectivité souvent niée mais omniprésente : la moindre remise en cause est vécue comme une attaque personnelle. La façade de sérieux et de froideur sert à masquer cette vulnérabilité, mais elle se trahit dans leurs réactions condescendantes, dans le mépris ou l'agressivité affiché face aux critiques, qu'elles proviennent de confrères ou, plus encore, du commun des mortels. Cette susceptibilité rend le dialogue difficile, car

elle interdit de recevoir la contradiction autrement que comme une blessure narcissique, et non comme un défi intellectuel enrichissant. De surcroît, les universitaires manifestent leur susceptibilité au travers d'une attitude ambivalente à l'égard de leur propre milieu. Ils en sont à la fois les défenseurs et les critiques, ils le protègent avec ferveur face aux attaques "extérieures", mais ne manquent pas d'en souligner les travers lorsqu'ils sont entre pairs de confiance. Cela s'explique par le fait qu'ils investissent affectivement leur identité dans leur appartenance au monde académique, tout en étant lucides, parfois amers, sur ses limites, et souvent critiques de leurs collègues. Cette susceptibilité les rend à la fois défensifs et méfiants, modulant leur discours selon le contexte et les interlocuteurs, cherchant un équilibre instable entre corporatisme, concurrence et besoin de reconnaissance.